

**« HITLER : ÉLÉMENTS DU MONTAGE MÉTAPSYCHOLOGIQUE D'UNE  
PASSION » : exposé avec commentaires du livre de Rudolph Binion, Hitler Among  
the Germans (New York : Elsevier, 1976 ; réédité : Dekalb, Illinois Northern Illinois  
University Press, 1984).<sup>1</sup>**

**Sean WILDER**

## LA PSYCHOTHÉRAPIE DE HITLER

Hitler ne fut pas toujours antisémite.

Le recouplement de ses écrits avec les nombreux témoignages de personnes qui l'ont connu montre clairement que son antisémitisme en paroles et en actes date de la fin 1918, précisément de son séjour dans un hôpital militaire entre le 21 octobre et le 19 novembre 1918.

Jusqu'à cet épisode, Hitler était quelqu'un de peu remarquable, "modeste, serviable, un subordonné obéissant" (R. Binion, 2) qui n'aurait pas pu "parler à une vingtaine de personnes sans avoir le trac" (R. Binion, 1), et dont la colère, facile, avait pour cibles les pessimistes, les défaitistes, les rouges et les jésuites.

A sa sortie de l'hôpital, il réintégra son régiment ; mais, selon les personnes qui l'ont connu avant et après, ce ne fut plus le même homme. Hitler se fit aussitôt remarquer par la virulence de ses diatribes, un nouveau regard, une nouvelle voix, quelque chose comme une transe qui faisait que ses interlocuteurs l'écoutaient le plus souvent comme fascinés, hypnotisés. Qu'ils fussent ou non d'accord avec ce qu'il disait, ils ressentaient tous, ou presque, l'influence qu'il exerçait. C'est de ce moment que datent le charisme et le discours hitlériens l'antisémitisme apparaît dans les propos de Hitler et les restructure, les réorganise. A l'hôpital, quelque chose a pris chez lui.

Regardons-y de plus près, comme l'a fait au début des années 1970 R. Binion, un des premiers historiens, avec E. Dauerlein, à s'apercevoir du caractère crucial de ce séjour à l'hôpital, ce qui lui a valu de faire des découvertes très importantes alors que les historiens du 3e Reich semblaient avoir exploité toutes les ressources.

---

<sup>1</sup> L'édition allemande - avec références dans le texte allemand - vient de me parvenir ...**dass ihr mich gefunden habt**, (StuttgartKlett-Cotta, 1978). Les références dans le texte présent renvoient à l'édition américaine.

## LA MALADIE ET LA GUÉRISON DE HITLER

Hitler, soldat du rang, fut gazé le 15 octobre 1918 sur le front de Flandres. Rapatrié peu après, il fut interné à l'hôpital militaire de Pasewalk, près de Berlin, et soigné pour cécité et autres brûlures dues au "gaz à la croix jaune", l'ypérite ou gaz moutarde.

Sa convalescence se déroula normalement, il récupéra l'usage de ses yeux, jusqu'au jour où l'aumônier de l'hôpital annonça la nouvelle de l'armistice et de la révolution (spartakiste) éclatée Berlin. Ce jour-là, Hitler éprouva un désespoir extraordinaire et reperdit la vue.

L'événement fut suffisamment remarquable sur le plan médical pour faire intervenir le médecin psychiatre Edmund Forster, pionnier en chirurgie cérébrale et spécialiste des névroses de guerre. Remarquons tout de suite que si Hitler, dans ses écrits autobiographiques (**Mein Kampf** et un inédit de 1928) et dans ses confidences divers interlocuteurs, s'exprimait volontiers sur son hospitalisation pour blessure de guerre, par contre, il ne souffla mot de son traitement psychiatrique, ni du Docteur Forster.

Celui-ci avait des idées arrêtées sur ce qu'il appelait "l'hystérie", et spécialement sur "l'hystérie de guerre". L'essentiel de son traitement consistait à gronder, voire injurier les malades - hypnotisés à l'occasion - et leur dire qu'ils n'étaient pas malades mais qu'ils manquaient de volonté et qu'ils devaient faire un effort sur eux-mêmes, sinon ils seraient passibles de la cour martiale, car leur comportement relevait de la trahison en temps de guerre.

La technique n'était pas du goût de tous ses collègues, qui lui reconnaissaient néanmoins un taux enviable de réussites et s'étonnaient que nombre de ses patients ainsi malmenés fissent preuve de dévouement son égard.

Forster rédigea un rapport sur la cure de Hitler, rapport qui disparut bien sûr des archives de l'hôpital dès les premiers temps où Hitler était au pouvoir, 1933 pour mémoire. Des copies furent conservées par le chef des services secrets de la Wehrmacht, Canaris, et par Himmler jusqu'au début des années quarante. Mais, il n'en resta rien dans les archives nazi capturées à la fin de la guerre.

Ce que nous en savons - nous le devons à Binion - vient indirectement du Docteur Forster. L'histoire ici se lit comme un roman d'espionnage. Après l'arrivée de Hitler au pouvoir, Forster se savait menacé. Il en savait trop non seulement sur le Führer, mais sur Göring, qu'il avait soigné pour cocaïnomanie, et sur Bernhardt Rust, ministre de l'éducation nazi, qu'il avait expertisé pour un procès de viol et qu'il avait certifié légalement irresponsable pour cause d'incapacité mentale. Quant au rapport sur Hitler, la Gestapo ne tarda pas à en confisquer l'original à Pasewalk. Forster, cependant, en avait gardé une copie personnelle. Menacé et antifasciste, il voulut mettre sa copie en lieu sûr et utile.

En 1933, accompagné par son assistant - un juif d'origine hongroise que les membres de la faculté avaient refusé de nommer un poste cause de sa judéité - Forster fit un voyage qui le conduisit à Paris où il rencontra des émigrés allemands, éditeurs d'un journal antifasciste, **Das neue Tage-Buch**. Il leur remit deux copies de ses observations sur le patient Hitler ; et l'équipe éditoriale choisit, comme interlocuteur-témoin de Forster, un nommé Ernst Weiss, chirurgien de formation comme Forster et ancien élève de Freud à Vienne, devenu homme de lettres.

Par la suite, Weiss rédigea un roman intitulé **Das Augenzeuge** (le témoin oculaire), manifestement élaboré à partir des révélations écrites et verbales de Forster. Voici le résumé que fait Binion du roman, resté inédit jusqu'en 1963.

Le roman est centré sur la "guérison miraculeuse" à "P." d'un nommé "A. H.", frappé d'une "cécité hystérique". A. H. prétend avoir été gazé à l'ypérite pendant un "tour de service au front" et joue au héros de guerre incapacité tout en détournant des ressources médicales des victimes de "vraies" souffrances. Il se fait remarquer en faisant des ennuis aux autres malades du service moins enthousiastes que lui pour la cause allemande, en voie de s'effondrer. Le psychiatre en chef, répugné par sa personnalité mais intrigué par sa pathologie, fait parler A. H. pendant une longue consultation nocturne et réfléchit ensuite la manière d'utiliser son fanatisme pour guérir sa cécité. Pendant une deuxième consultation nocturne, il examine les yeux malades de A.H. et déclare qu'il est médicalement impossible de les guérir. Il suggère ensuite, dans l'obscurité, qu'avec sa force de volonté surnaturelle, A.H. peut les guérir lui-même. A.H. se concentre pour voir une allumette, puis une paire de bougies allumées dans le noir pendant que le médecin lui dit : "Il faut que vous vous fassiez une confiance aveugle. Vous cesserez alors d'être aveugle". Et "l'Allemagne a besoin d'hommes comme vous maintenant, des hommes possédant de l'énergie et une foi aveugle en eux-mêmes. L'Autriche, c'est fini ; pas l'Allemagne". Et enfin "POUR VOUS, TOUT EST POSSIBLE ! DIEU VOUS AIDERA SI VOUS VOUS AIDEZ VOUS-MÊME !". A ce moment, il retrouve la vue et le médecin le plonge dans un sommeil hypnotique sans rêves jusqu'au lendemain matin (R. Binion, 11).

Le reste du roman traite de la vie du médecin persécuté par l'état sous le contrôle de "A.H.", une vie qui correspond sur des points significatifs à celle de Forster, l'exception du dénouement. Le vrai Forster se suicida en septembre 1933, peu de temps après son retour de Paris. Quant à Weiss, il se tua lui aussi, en 1940, après l'arrivée de l'armée allemande.

De la guérison miraculeuse de "A.H.", Binion suppose que le mode de transmission hallucinatoire du message venu d'en haut, tel que Hitler en fait état (voix, images, sixième sens"), cadre avec celui qu'on pourrait attendre du souvenir d'une transe hypnotique. Hitler aurait moins halluciné sa vision de la victoire allemande future qu'il ne l'aurait fabriquée imaginativement, et peut-être en simultanément, sur les traces de la parole de son médecin.

#### ANTÉCÉDENTS : LA MALADIE DE KLARA HITLER ET LE MÉDECIN JUIF

La relation entre cette guérison de la vue, qui passe par une vision plus ou moins hallucinatoire, et la suite de l'histoire se trouve plutôt dans des éléments connexes, antérieurs à l'histoire de Hitler.

R. Binion fait preuve d'une sensibilité toute psychanalytique aux signifiants de Hitler. Un de ceux-ci, crucial, c'est bien sûr le gaz. Hitler gazé donnera l'ordre de gazer les juifs. Mais, le plus important, c'est sûrement le juif. L'analyse textuelle, minutieuse et apparemment exhaustive, opérée par R. Binion sur le corpus discursif hitlérien, le conduit à établir trois classes d'épithètes stigmatisant "le juif" (le singulier est significatif en l'occurrence, il marque un "effet de signifiant" historiquement palpable). Ces trois classes sont : le cancer juif, le

poison juif, le profiteur juif.

Derrière ces épithètes, et comme leur référent inconscient, Eduard Bloch, médecin et juif. La référence est inconsciente dans la mesure où en 1938 - l'année de l'Anschluss de l'Autriche et de la Nuit de Crystal, véritable pogrom - Hitler était au faite du pouvoir absolu, il avait publiquement révélé, quoique parfois allusivement, l'étendue de l'horreur qu'il concoctait pour les juifs du grand Reich (i.e. le monde), mais il donna néanmoins des ordres pour assurer la tranquillité personnelle de ce même Eduard Bloch.

Pourtant, celui-ci avait soigné et sans aucun doute augmenté horriblement les souffrances de Klara Hitler, la mère d'Adolf. En 1907, elle consulta Bloch pour des douleurs au sein qui s'avèrent d'origine cancéreuse. Bloch la fit opérer rapidement mais il était sans illusion quant à l'avenir. Adolf, qui avait 18 ans, quitta Vienne pour regagner Linz où il soigna sa mère avec beaucoup d'attention et de tendresse pendant l'année de vie qui lui restait. Selon R. Binion, qui a passé les observations de Bloch au peigne fin, celui-ci, désespérant de sauver Klara, aurait cédé aux pressions d'Adolf, angoissé, qui réclamait un remède extrême (R. Binion, 16). Celui-ci fut la gaze iodoforme en compresses, introduites dans la plaie vive, remède déjà reconnu inutile, voire dangereux, à cause de ses effets toxiques.<sup>2</sup> Dans des confidences de l'époque, comme par-ci par-là dans les années qui suivirent, Hitler laissa entendre à qui le pouvait qu'il partageait la responsabilité de la décision d'empoisonner ainsi sa mère. R. Binion relève la troublante ambiguïté des propos de Hitler discourant sur le remède qu'il comptait appliquer et qu'il appliquait déjà sur le corps du volk allemand, ce peuple que l'imagerie de Hitler représente comme la véritable mère de tous les Allemands (R. Binion, 20 ss). Binion cite en particulier ce fragment d'un discours de 1934 revendiquant la responsabilité d'un récent bain de sang : "J'ai... donné l'ordre de cautériser les abcès de notre empoisonnement-de-puits [Brunnenvergiftung interne, et de l'empoisonnement [venu de l'] étranger, jusque dans les chairs vives" (R. Binion, 19). "L'empoisonnement étranger" était le juif.

Le copain de jeunesse de Hitler, un nommé August Kubizec, dans ses mémoires publiés en 1953, raconte que Hitler, revenu précipitamment de Vienne à l'occasion de la maladie de Klara, alla tout droit chez Bloch, puis se rendit chez Kubizec, à qui il dit sans préambule : "Incurable, dit le médecin... [Kubizec observe :] le feu lui montait aux yeux. La colère flambait. 'Incurable, qu'est-ce que ça veut dire ?' s'exclama-t-il [Hitler]. 'Non pas que la maladie soit incurable mais seulement que les médecins sont incapables de la guérir... Quand les médecins sont à bout de savoir, le mot qui suit, c'est "incurable".' Et Kubizec de rajouter qu'il n'avait jamais vu Hitler dans un pareil état de passion auparavant (R. Binion, 16).

## LA MISSION SACRÉE I LA VOCATION

Dans le récit de sa guérison que Hitler fit à un biographe autorisé, non seulement Forster est gommé, mais il s'y glisse le personnage maternel, probablement fictif, d'une infirmière qui "tient ce soldat aveugle et spasme dans ses bras" et qui obéit à "une nécessité

---

<sup>2</sup> Notez la ressemblance en allemand entre les racines de iode (Jod-) et de juif (Jud-).

supérieure [qui] lui fait dire de bonnes paroles, paroles de foi en la résurrection de l'Allemagne. Et il se produit un miracle. Celui qui était condamné à la nuit éternelle, qui avait souffert son Golgotha... la crucifixion spirituelle et physique... la mort comme sur la croix... devient clairvoyant ! Un guerrier désarmé était emmené... à l'infirmerie de ce village de Poméranie. Un guerrier debout ressort grands pas dans le monde germanique aliéné. Il est armé jusqu'aux dents de foi, de volonté et de confiance en la victoire ! Des armes invincibles !" (R. Binion, 138).

Je ne m'attarderai pas longtemps sur la thèse centrale de R. Binion, thèse intelligente, étayée et non triviale<sup>3</sup>, mais qui ne peut se développer qu'en suivant pas à pas sur des années l'évolution du discours hitlérien en symbiose avec les réactions et les pressions de son public allemand. Voici en résumé son argument : les Allemands, dans leur ensemble, et Hitler avec eux, furent à ce point surpris par la défaite de 1918 qu'elle provoqua un traumatisme collectif. Lorsqu'un homme, Hitler, leur tint un discours promettant de défaire la défaite de faire en sorte qu'elle ne se fût jamais produite, qu'elle fût tout à fait nulle et non avenue les Allemands se sont engouffrés dans ce que l'intitulé de ce congrès m'incite à nommer une passion narcissique collective.

## LES NOUAGES

R. Binion démontre que l'hitlérisme, en tant qu'époque historique, n'était possible que par la liaison des deux phénomènes que je viens de décrire : le trauma collectif des Allemands et le drame personnel que furent pour Hitler la maladie et la mort de sa mère. Or, pour que cette liaison s'effectuât, il fallait un fond, un dénominateur commun permettant d'identifier les deux termes. Il fallait établir l'analogie entre la défaite allemande et la mort de Klara Hitler.

Cela, Hitler le réalisa par le biais du signifiant "juif". Hitler devint antisémite à partir de la jonction entre, d'une part, son grief contre le médecin qu'il tenait fantasmatiquement pour responsable de la mort - et même de la maladie - de sa mère et, d'autre part, sa rancune contre "celui" qu'il tenait pour responsable de la défaite de la mère-patrie.

Encore fallait-il qu'il fût passer son message antisémite dans le public allemand, c'est-à-dire qu'il fût accepter son idée que le juif était responsable de la défaite explication erronée - et que défaire la défaite passait par se défaire du juif - solution illusoire. Le nouage des thèmes nationaliste (renverser le cours de l'histoire, défaire la défaite) et antisémite (extirper le cancer juif, empoisonner l'empoisonneur juif, etc.) ne s'est pas fait tout seul ni en une seule fois. L'histoire documentée des ratages et des trouvailles du discours hitlérien constitue une bonne part du livre de Binion. Quelques-uns de ces nœuds s'avérèrent d'une exceptionnelle fécondité politique, celui par exemple qui fût porter aux socialistes et communistes de la République de Weimar l'entière responsabilité de la défaite, par le biais d'une réduction du parti socialiste à un "parti juif" (R. Binion, 3), le marxisme à une machine de guerre idéologique au service de l'internationalisme juif dans sa lutte contre le peuple allemand.

Tout cela est de première importance historiquement parlant mais, pour les

---

<sup>3</sup> Et falsifiable. On consultera à ce propos la documentation présentée en annexe par R. Binion.

psychanalystes occupés par la question des passions, l'essentiel se trouve ailleurs, dans la liaison entre, d'une part, la cause allemande, collective, et d'autre part, la cause maternelle, personnelle : dans la fonction du signifiant "juif" et donc, dans l'action de la thérapie conduite par Forster.

Il est absurde de penser que quelque message antisémite soit passé du Docteur Forster à son patient ; et pourtant, c'est sur l'antisémitisme que déboucha la thérapie. Les sources de l'antisémitisme hitlérien sont connues, patentes. Elles faisaient partie de son environnement viennois. Mais, si cette idéologie marqua Hitler, elle n'en fit pas un prosélyte pour autant.

R. Binion parle de "refoulement" chez Hitler à propos d'un antisémitisme qui serait resté refoulé jusqu'à Pasewalk. Il indique la place probable d'un ressentiment refoulé à l'égard du Docteur Bloch, et d'une notion de sa propre responsabilité dans la mort de sa mère, refoulée elle aussi. J'en rajouterai un quatrième : le soupçon du bien fondé des accusations du Docteur Forster.

Nous avons vu que la méthode de celui-ci s'appuyait sur la supposition que les névrosés de guerre n'étaient que des tire-au-flanc dont les feintes incapacités subvertissaient l'effort de guerre de la patrie, et qu'il le disait tout crûment. Pour le patriote tous crins Hitler, ce genre de propos devait être d'autant plus insupportable qu'il touchait au complexe réunissant mère et peuple et, partant, son doute intime concernant sa propre responsabilité pour les souffrances et la mort de Klara. La quasi-disparition de ce versant surmoïque du discours de Forster dans les souvenirs du Führer n'est-elle pas l'indice d'un message qui est passé et qui, en passant tout droit dans le refoulement, l'incita vivement à s'engager sur l'autre versant - idéalisant, incitatif - du même discours la vocation une mission sacrée ?

Le passage suivant de **Mein Kampf** renforce singulièrement la plausibilité de cette construction : " lorsque, dans les tous derniers jours de la lutte effroyable, le gaz rampant finit par m'attaquer moi aussi et se mit ronger mes yeux et que, de peur de devenir à tout jamais aveugle, j'ai éprouvé un moment de désespoir, la voix de la conscience tonna contre moi : Traîne-misère ! Oses-tu pleurnicher alors qu'il y a des milliers qui souffrent le centuple de tes maux !". Et R. Binion d'observer "Nous entendons là la voix de Forster" (R. Binion, 130).

Mais cette pression surmoïque devenue d'une intensité insupportable, il est douteux que Hitler ait pu s'en affranchir comme il l'a fait, s'il n'y avait pas eu, en action concomitante, le versant incitatif du discours de Forster coniant Hitler à l'exutoire d'une mission de salut - un pousse-au-salut - qui impliquait la possibilité d'éloigner de lui, homme élu, et de son volk peuple élu, toute responsabilité pour la maladie, la mort et la défaite subies - en même temps qu'elle les exonérait l'avance de celles qui seraient infligées l'autre, désigné comme vrai coupable. Le double discours de Forster posa les prémisses d'un grand renversement par quoi le mal commis pouvait devenir le bien faire.

Les signifiants de la responsabilité de la défaite entraînent, dans leur mouvement complexifiant, les signifiants de la responsabilité pour la mort de Klara. Là-dessus, le versant incitatif du discours de Forster faisait miroiter la possibilité d'une solution idéale et l'espoir de se débarrasser radicalement de tout le fardeau. C'est sous une pression double, donc, que se

produisit la nécessité qu'il y avait, pour Hitler, de s'approprier le discours antisémite, en en réinvestissant les traces restées latentes en lui depuis Vienne.

En tant qu'opération projective, voire délirante, ce rejet massif du juif pourrait s'articuler ainsi : "Ce n'est pas moi qui ai tué ma mère et causé la défaite, c'est le juif".

## LA PASSION

La passion de Hitler possède-t-elle quelque chose d'exemplaire pour que nous l'examinions sous un angle analytique ?

Avant de tenter une réponse, je voudrais observer que le cas de Hitler apporte sa confirmation à l'idée commune que la passion introduit une distorsion orientée dans la perception de ce qu'on appelle la réalité. Hitler savait qu'il était probablement juif lui-même, selon les critères qu'il appliquait en droit national-socialiste. Surpris, en 1930, par une rumeur émanant d'un neveu vivant en Angleterre, Hitler commanda une enquête confidentielle. L'ayant lue, il estima bon de faire détruire les pièces compromettantes et d'acheter le désaveu public du neveu indélicat. Il n'est pas sans intérêt de noter que sa judéité supposée lui vint de la lignée paternelle - ce qui laisse entrevoir une dimension œdipienne de son antisémitisme (R. Binion, 131s).

Dans tout cela, la passion de Hitler et celle qu'il a suscitée parmi les Allemands paraissent aux antipodes de la passion créatrice de médiations et d'objets culturels, la passion lise la sublimation dont parle Lacan dans **Les complexes familiaux** (Navarin, p. 64). Elles se manifestent plutôt sur le mode de la destruction et de la haine.

Si j'ai insisté sur la métapsychologie du "moment fécond" hitlérien, c'est parce que la thérapie qui le produisit se présente nonobstant comme exemplaire. Exemplaire de ce qu'il ne faut pas faire dans une relation thérapeutique et à fortiori analytique. Je pense même que le cas Hitler peut servir d'exemple extrême des dangers du discours du moi fort.

C'est ce propos que je consacrerai quelques remarques en guise de conclusion. La topique lacanienne de RSI apparaît dans cette optique conçue pour corriger une tendance dans la pensée freudienne, celle justement qui a produit la ego-psychology anglo-saxonne. Celle-ci n'est pas à strictement parler une invention freudienne ni post-freudienne dans la mesure où elle incarne la persistance, dans le champ freudien, d'une psychologie pré-freudienne. Que Freud lui-même ne s'en soit pas tout à fait affranchi me paraît incontestable ; certains passages de **Le moi et le ça** par exemple sont incontournables là-dessus. La réflexion consacrée par Lacan à la fonction des imagos des identifications idéales et autres "effets psychiques du mode imaginaire"<sup>4</sup> souligne que l'opération de ce principe est à la fois unifiante et aliénante pour la personne, narcissiquement réjouissante mais clivante sur le plan de fracture entre le moi et le sujet de l'inconscient.

Cette topique fournit à Lacan le savoir théorique nécessaire pour départager, d'une

---

<sup>4</sup> Par exemple "Propos sur la causalité psychique", Ecrits, p.178 ss.

part, renforcement du moi et, d'autre part, ouverture de voies de communication entre le moi et le sujet du désir inconscient, et de démontrer le caractère antagoniste de ces démarches, ce qui n'est pas possible dans le cadre de la seule métapsychologie freudienne.

Ce faisant, Lacan a apporté une manière de réponse aux réserves que certains aspects de la théorie et de la pratique freudiennes soulèvent. C'est le caractère de réduction, de forçage, voire d'effraction, qu'ont ces interventions (ou interprétations) de Freud - se reporter aux **Cinq psychanalyses** - interventions qui, à être prises comme modèles de l'acte analytique, se sont avérées, dans la pratique d'une autre génération d'analystes, de nature à refermer les voies de passage plutôt qu'à les ouvrir, à entraver le processus analytique plutôt qu'à le faciliter.

La psychothérapie de Hitler ne doit rien à Freud. Mais cette cure malheureusement réussie constitue, dans son statut de contre-exemple, un objet théorique qui aide clarifier un point essentiel de la différence entre Freud et Lacan.

J'ai relevé que Forster tint à Hitler son propre discours, histoire d'exploiter son fanatisme contre sa maladie, et que ce manque d'altérité entre Forster et Hitler au niveau du discours se doublait d'une confusion (sarcastique ?) des dimensions, d'une part, de l'humanité ordinaire, même malade, celle de Hitler, et, d'autre part, de la toute-puissance volontariste et messianique, celle du sauveur de l'Allemagne.

En termes plus lacaniens, le discours de Forster rabattit l'Autre sur l'autre et vice-versa. Le bénéfice narcissique ne se fit pas attendre : la récupération de la vue. Mais "la passion de l'âme par excellence, le narcissisme" (Lacan, **Écrits**, 188) ne se satisfait pas de si peu. Une légère torsion administrée au contexte de ce propos de Lacan permettra de conclure en le citant : "Toute résolution de cette discordance par une coïncidence illusoire de la réalité avec l'idéal résonnerait jusqu'aux profondeurs du nœud imaginaire de l'agression suicidaire narcissique" (loc. cit. 187) - avec les réverbérations "allocides" qu'on sait.